

Notice sur l'Entomologie de la Guyane française, par
M. TH. LACORDAIRE.

(Séance du 5 septembre 1832.)

De tous les pays qui ont fourni leur tribut à nos collections d'histoire naturelle, il en est peu dont la réputation Entomologique paraisse mieux fondée que celle de la Guyane française. Son nom figure à chaque instant comme indication d'*habitat* dans les ouvrages d'Entomologie, et, de temps en temps, de riches collections semblent venir confirmer l'opinion qu'on s'en est généralement formée. Séduit par ces apparences, et pensant par analogie que la Guyane, plus rapprochée de la ligne que la province de Rio-Janeiro au Brésil, plus humide et à peine explorée dans son intérieur, devait être plus riche en Insectes que ce dernier pays, je résolus de la visiter. Pendant le séjour de dix-huit mois que j'y ai fait, après l'avoir parcourue dans toute son étendue habitée, et pénétré par l'Oyapock à une centaine de lieues dans son intérieur, j'ai été obligé de revenir sur mon opinion à son égard. Avant de dire ce qu'il en est pour chaque ordre, il convient de donner une idée générale du pays, son climat, son sol, et les facilités qu'il présente pour son exploration. Je m'en acquitterai le plus brièvement possible.

La Guyane française, située entre les 2° 25' et les 5° 54' de latitude nord, offre un développement de côtes d'environ cent trente lieues, à partir de la petite rivière de Vincent Pinçon ou Yapock (qu'il ne faut pas confondre avec l'Oyapock), qui la sépare des possessions brésiliennes, jusqu'au Maroni, sa limite avec la colonie de Surinam : sa profondeur est encore indéterminée sous le rapport de la géographie et de la politique, mais est censée s'étendre jusqu'au Rio-Negro. Située, par con-

séquent , à peu de distance de la ligne , elle est soumise toute l'année à l'action brûlante d'un soleil constamment vertical ; néanmoins la température n'y est pas aussi élevée que cette circonstance paraîtrait devoir le promettre. Le thermomètre R. y dépasse rarement 50° au dessus de zéro pendant la saison la plus chaude , et descend assez fréquemment à 17° pendant les longues pluies de l'hivernage. Cela , toutefois , n'a lieu que la nuit , et surtout le matin , au moment du lever du soleil. Que celui-ci brille dans un ciel sans nuages , ou soit caché par d'épaisses masses de vapeur , la chaleur n'est jamais moindre de 20 à 24° dans le milieu du jour.

Le soleil , dans sa marche d'un tropique à l'autre , passant deux fois sur les pays situés sous la ligne , les saisons y éprouvent , dans leur ordre , quelques variations que ne connaissent pas les terres placées sur les bords de la zone torride. A Cayenne , elles sont réglées de la manière suivante : la saison pluvieuse commence dans la dernière quinzaine de novembre , et va toujours en augmentant jusqu'au mois de mars. A cette époque a lieu un intervalle de beau temps d'un mois ou cinq semaines , que les habitans nomment *petit été de mars*. Dans les premiers jours d'avril , les pluies recommencent plus fortes qu'auparavant , et deviennent en mai et juin de véritables déluges , qui durent quelquefois plusieurs jours de suite : le pays est noyé partout. A la fin de ce dernier mois , elles diminuent sensiblement , et se convertissent en grains de plus en plus rares , mais qui ne cessent entièrement qu'à la mi-juillet. A partir de cette époque jusqu'au mois de novembre , qui ramène l'hivernage , le ciel est constamment serein , ou du moins on ne voit plus que quelques grains passagers qui n'ont pas de suite. Les savanes , ainsi que les forêts , se délivrent promptement , par l'évaporation , de leurs marécages , et deviennent praticables.

Lorsqu'on arrive sur les côtes de la Guyane , elle se pré-

sente à la vue comme une immense forêt où l'œil n'aperçoit aucun intervalle. Un rideau épais et monotone de palétuviers règne sans interruption tout le long du rivage, et semble en défendre l'accès. L'île de Cayenne, située à distance égale des limites de la colonie, et séparée du continent par une petite rivière de quelques pieds de large, est le point de séparation des deux aspects que présente le pays pour la configuration du sol. La partie située au vent de l'île, c'est-à-dire au sud-sud-est, est couverte en partie de montagnes assez élevées, dont la direction générale est parallèle à celle de la côte. L'autre, sous le vent, est plate, et n'offre çà et là que quelques mornes isolés. C'est dans cette dernière qu'existent de vastes savanes entremêlées de bouquets de bois, qui se prolongent dans une étendue de vingt-cinq lieues, à partir de la rivière de Kourou jusqu'à celle d'Organabo.

Nulle part les difficultés d'exploration ne sont aussi multipliées que dans la Guyane. On ne rencontre d'habitations que sur les bords de la mer et le long des rivières, à une faible distance. Ces dernières, sans exception, à quinze ou vingt lieues de leur embouchure, sont coupées par des sauts qui interceptent la navigation, et qu'on ne peut franchir qu'avec de légères pirogues qu'on traîne sur les roches. Une seule route parallèle à la côte, et qui par conséquent ne conduit à rien, existe dans la colonie, et encore n'est-elle praticable que dans une partie de son étendue. Lorsqu'on veut pénétrer dans l'intérieur, on ne peut le faire qu'en remontant les rivières, et leurs sauts ne sont pas les seuls obstacles qu'on ait à vaincre. Tant que la marée s'y fait sentir et mêle les eaux de la mer aux leurs, les palétuviers, qui ne végètent que dans l'eau salée, croissent sur leurs bords, et présentent un rempart infranchissable dans leurs racines élevées en arcades et entremêlées dans tous les sens. Ailleurs, une vase profonde interdit l'accès du rivage, à moins qu'il ne s'élève à pic et ne soit ainsi

à l'abri des inondations. Il faut, de toute nécessité, se borner à ne pas sortir des habitations, ou se résoudre à camper dans des forêts sans chemins tracés, où l'on ne peut faire un quart de lieue sans risquer de s'égarer. Si à ces difficultés on ajoute la fièvre, à laquelle aucun Européen ne peut échapper tôt ou tard, et le peu de durée de la belle saison, qui ne dure pas au delà de cinq mois, en y comprenant l'été de mars, on se fera une idée de tous les obstacles qui entravent les recherches de l'Entomologiste.

Le plus désagréable qu'il ait à éprouver, est une disette réelle d'Insectes qui se fait sentir pendant presque toute l'année : je parle, en ce moment, des Coléoptères. On n'en rencontre assez fréquemment que pendant les deux mois de juillet et d'août, au commencement de la saison sèche. C'est à cette époque que les habitans font des abatis dans les bois pour leurs plantations, et les Insectes aiment à se poser sur les arbres abattus pour sucer la gomme et les autres liqueurs qui découlent de la plupart d'entre eux. Quand on a mis le feu à ces bois, l'Entomologiste est réduit à diriger ses recherches dans l'intérieur des forêts, où ses peines sont rarement récompensées. Rien n'est plus fréquent que de tomber dans des endroits où toutes les conditions paraissent réunies pour la multiplication des Insectes, telles que des éclaircies, des arbres morts de vieillesse, d'autres couverts de fleurs, de l'eau, du soleil et de l'ombre; mais souvent tout y est mort : aucun être vivant, si petit qu'il soit, ne s'offre à la vue. La plupart du temps, l'Entomologiste doit s'estimer heureux si, à la fin de la journée, quinze ou vingt Coléoptères sont venus enrichir sa collection, à moins qu'il n'ait rencontré quelques unes de ces espèces qui vivent réunies, telles que des *Brachinus*, des *Opatrum*, des *Uloma*, etc. Il en est de même pendant presque toute l'année, surtout quand les pluies ont converti les forêts en de vastes marécages où l'on ne peut chasser qu'en ayant de

l'eau jusqu'à mi-jambe. Pour qui a parcouru les forêts du Brésil, si vivantes pendant neuf mois de l'année, un pareil spectacle est étrange et confond tous les calculs. J'ai vainement cherché à m'en rendre compte; mais ni l'humidité excessive, ni le grand nombre d'oiseaux insectivores ne m'ont paru des raisons suffisantes pour l'explication de ce phénomène. Les mêmes causes existent au Brésil, qui n'en est pas moins le pays le plus riche de la terre en Insectes. Il faut recourir à une explication plus haute, à cette cause première qui a réparti les êtres vivans sur le globe d'après des lois qui nous sont inconnues.

Ce que je viens de dire paraîtra peut-être peu d'accord avec les riches collections qu'on a vu arriver de la Guyane. Un mot sur la manière dont elles ont été formées suffira pour faire disparaître cette contradiction apparente. Je n'en citerai qu'une, celle de M. Banon, la plus belle, à ma connaissance, qui ait été faite à Cayenne. Elle a été le fruit de six années de peines, pendant lesquelles M. Banon, outre ses recherches personnelles, avait à sa disposition un certain nombre de nègres, sans cesse occupés à chasser pour lui. Il achetait indistinctement tous les Insectes qui lui étaient présentés; et, par ce moyen, tous ceux qui se prenaient dans la colonie finissaient par arriver, tôt ou tard, entre ses mains. C'est ainsi qu'il a pu rassembler, en assez grand nombre, certaines espèces rares dont il ne se prend, chaque année, que trois ou quatre individus dans toute la colonie, telles que le *Scarabæus Claviger*, le *Titanus Giganteus*, etc. On sent que tout le monde ne peut se trouver dans des circonstances aussi favorables.

Si les Coléoptères sont peu abondans, il en est autrement pour les Lépidoptères. La Guyane peut, sous ce rapport, le disputer aux plus riches contrées du globe, sinon par la beauté des espèces en général, du moins par leur grande variété. Les mois de juillet et d'août sont aussi pour eux l'époque la plus

brillante, mais ils ne disparaissent pas aussitôt après, et l'on en rencontre pendant toute la durée de la saison sèche et tant que les pluies n'ont pas atteint leur maximum d'intensité. Ce n'est qu'en mai et juin, lorsque l'humidité excessive des forêts les condamne à se cacher pendant de longs espaces de temps, qu'ils succombent et disparaissent presque tous. Quant à l'habitat des espèces, la Guyane est partagée en deux parties bien distinctes et dont la différence est frappante. Dans l'une, celle au vent, on rencontre communément un certain nombre d'espèces du Brésil qui ne s'avancent pas au delà de l'île de Cayenne. Ainsi, la *Vanessa Amatheia*, très-abondante dans l'Oyapock, l'Approuague, ne se trouve plus dès qu'on a passé cette dernière rivière; les *Nymphalis Medea*, *Antinoe*, *Ancea*; les *Heliconia Flora*, *Egle*, *Eva*, etc.; la *Melitea Liriope*, très-communes dans l'Oyapock, sont excessivement rares dans le reste de la colonie. L'autre partie, celle sous le vent, a aussi ses espèces particulières qui lui sont communes avec Surinam. Les *Heliconia* à taches blanches, telles que *Sapho*, *Antiochus*, ne commencent à paraître que dans la rivière de Sinnamary, et deviennent plus communes à mesure qu'on se rapproche du Maroni. C'est là aussi que se trouvent les *Heliconia Doris*, *Erato*, *Ricini*, les *Nymphalis Demophon*, *Amphimachus*, *Orion*, le *Satyrus Philoctetes*, la *Castnia Evalthe*, etc., qui tous sont très-rares dans la partie opposée. Ces différens habitats sont tellement prononcés, qu'en voyant une collection, celui qui connaît le pays pourrait, sans se tromper, dire dans quelle partie de la colonie elle a été faite.

L'éducation des Chenilles, si indispensable pour obtenir certaines espèces, surtout parmi les Crépusculaires et les Nocturnes, est malheureusement presque impraticable pour un voyageur. D'une très-grande quantité que j'ai eu en mon pouvoir, un petit nombre est venu à bien; le reste a péri dans mes changemens continuels d'un lieu à un autre.

Les Hyménoptères le disputent à l'ordre précédent pour la variété et la beauté des espèces. Les tribus des Ichneumonides, des Hétérogynes, la famille des Fouisseurs, celle des Apiaires offrent surtout d'abondantes récoltes à l'Entomologiste, et d'autant plus faciles que la plupart des espèces fréquentent les environs des habitations ou des localités resserrées. Les terrains sablonneux, tels que les environs de la ville, la route du bord de la mer, de Macouria à Iracoubo, fourmillent de *Sphex* qui y creusent leurs retraites. Toutes les maisons sur les habitations sont remplies de *Xylocopes*, de *Tripoxylons*, sans cesse occupés à percer les poteaux et les poutres qui les soutiennent. Les Apiaires se répandent sur les fleurs qui croissent dans leurs environs; mais c'est plutôt dans les bois et les savanes qu'il faut chercher les nombreuses espèces de *Pompiles* et les *Guépes*, qui suspendent sous les larges feuilles de certaines plantes leurs nids de carton, de formes aussi variées que leurs espèces.

Les autres ordres ne répondent pas à la richesse des deux précédens. On trouve cependant dans chacun d'eux des espèces très-remarquables et très-intéressantes; mais, sous ce rapport, la Guyane ne peut soutenir la comparaison avec le Brésil, où les Hémiptères principalement le disputent, par la richesse de leurs couleurs et leurs formes bizarres, aux Coléoptères même.

Mon intention est de ne m'occuper que de ces derniers dans cette notice. Pour ne pas revenir inutilement sur ce que j'ai déjà dit dans un mémoire publié, en 1830, dans les *Annales des sciences naturelles* (1), je me contenterai de passer rapidement en revue les familles, en ne m'arrêtant qu'aux genres que je n'avais pas observés au Brésil ou qui offriront

(1) Mémoire sur les habitudes des Coléoptères de l'Amérique méridionale, tom. XX des *Annales*.

quelque particularité intéressante. La plupart se trouvent dans les deux pays, mais les espèces n'y entrent pas dans la même proportion dans chaque famille, ainsi que le montre le tableau ci-joint, établi d'après les deux collections que j'y ai faites, l'une de quinze cent trente-une espèces, au Brésil, l'autre d'environ douze cents, à Cayenne :

	BRÉSIL.	CAYENNE.
Carabiques,	un 37°	un 15°
Brachélytres,	83°	50°
Sternoxes,	15°	19°
Malacodermes,	17°	20°
Térédyles,	109°	120°
Nécrophages,	85°	115°
Lamellicornes,	9°	13°
Hétéromères,	12°	16°
Curculionites,	5°	5°
Xylophages,	46°	46°
Longicornes,	6°	17°
Chrysomélines,	4°	4°
Trimères,	80°	70°

On voit par ce tableau que les deux familles où la disproportion est la plus prononcée, sont celles des Carabiques et des Longicornes. Cayenne renferme plus d'espèces de la première que le Brésil, mais lui est de beaucoup inférieure pour la seconde. Ce fait n'est pas illusoire, ou l'effet du hasard et des localités où j'ai chassé dans les deux pays : car j'ai parcouru une surface de terrain à peu près égale dans tous deux ; mais, je le regarde comme constant, est aussi inexplicable que celui de la multiplication des espèces dont j'ai parlé plus haut.

En effet, quant aux Carabiques, les lieux qu'ils habitent

sont les mêmes à Cayenne qu'au Brésil ; les innombrables légions de Fourmis qui se sont emparées du sol les en ont bannis, et les obligent à vivre sur les feuilles, sous les écorces et autres endroits analogues.

C'est surtout dans la tribu des *Cicindelètes* que la différence est frappante. Cayenne m'a fourni trois espèces de *Megacephala* et douze de *Cicindela*, tandis qu'au Brésil je n'ai jamais rencontré le premier de ces genres, et le second ne m'a offert que cinq espèces, qui toutes multiplient très-peu. En revanche, les genres *Iresia*, *Oxycheila*, *Euprosopus*, qui y existent, n'ont pas encore été découverts dans la Guyane, à ma connaissance. Tous deux possèdent des *Ctenostoma*, mais ce genre ne s'est jamais présenté à moi à Cayenne.

Parmi les trois *Megacephala* ci-dessus, aucune ne fait usage de ses ailes. La *Sepulcralis* Fab. se trouve assez communément, courant à terre dans les bois, là où le sol est sablonneux. L'*Affinis* Dej. habite plus particulièrement les savanes. C'est là aussi, à Iracoubo, que j'ai découvert la dernière *M. Chalybea* mihi, espèce nouvelle voisine de la *Virginica*. Elle se réfugie sur les bouses desséchées, dans les trous profonds creusés par des Copris ou des Phanæus, et cherche à en défendre l'entrée lorsqu'on veut la saisir. Quand elle s'aperçoit que sa résistance est inutile, elle s'enfuit jusqu'au fond de sa retraite, où le seul moyen alors de s'en emparer est d'introduire une longue paille. Elle la saisit avec ses mandibules aiguës, et se laisse tirer dehors sans lâcher prise.

Dans la tribu des *Troncatipennes*, deux genres également remarquables, les *Cordistes* et les *Ctenodactyla*, méritent une mention à part.

Les espèces du premier ne vivent que sur les feuilles ; leur vol est tellement prompt et rapide, qu'il est difficile de les saisir autrement qu'avec un filet. Le *C. Bifasciatus* est seul

commun; l'*Acuminatus* est beaucoup plus rare, et le *Bimaculatus* encore davantage.

A la *Ctenodactyla Chevrolatii*, seule espèce connue, j'ai ajouté deux espèces nouvelles, *C. Lacordairei* et *C. Obscura* Dej. La *Chevrolatii* se trouve dans les bois courant parmi les herbes; les deux autres vivent sur les fleurs d'une plante aquatique de la famille des Pontédériées, et je ne les ai jamais rencontrées que dans les savanes noyées d'Approuague, au mois d'avril, pendant la saison des pluies; leur vol est très-agile, et le moindre mouvement imprimé à la fleur suffit pour les faire envoler. Ce sont les seuls Carabiques, à ce que je crois, qui fréquentent les fleurs.

La tribu des Scaritides m'a offert un fait intéressant que j'avais déjà observé au Brésil, à savoir, que les *Ozæna* jouissent, comme les *Brachinus*, de la faculté d'émettre par l'anus une fumée caustique accompagnée d'explosion. Deux espèces, les *O. Granulata* et *Lacordairei* Dej. présentent ce phénomène à un degré encore plus prononcé que l'*O. Lævigata*, sur laquelle je l'avais d'abord observé. Toutes deux m'ont donné un nombre d'explosions considérables, et la vapeur qu'elles émettent a les mêmes propriétés que celle des *Brachinus*; elle exhale la même odeur, et brûle les corps qui y sont exposés. Il faudra donc désormais ajouter ce caractère à ceux qu'on a assignés à ce genre.

La tribu des *Simplicipèdes*, si riche dans les pays tempérés, est celle qui présente le moins d'espèces dans les régions équatoriales. Un *Calosoma*, l'*Alternans*, est le seul que j'ai rencontré à Cayenne, et encore y est-il extrêmement rare. Il vit dans les bois, sur les arbres, comme les nôtres.

Les *Patellimanes* et les *Féroniens* présentent la même stérilité. Ce n'est que dans la tribu des *Harpaliens* que se présentent des genres assez riches. Les *Selenophorus*, les *Amblygnathus*, les *Hypolithus* fournissent chacun des espèces

assez intéressantes. Les *Harpalus* sont beaucoup moins favorisés, et Cayenne est presque dépourvue de ces espèces brillantes, telles que le *Fulgens*, l'*Amethystinus*, le *Cupreonitens*, qui ne sont pas rares au Brésil : je n'en ai rencontré qu'un seul de cette division : l'*H. Nemorensis* mihi, qui vit dans les plus profondes forêts, où il est fort rare.

Les *Subulipalpes* sont très-peu abondans dans toute l'Amérique du sud. Deux *Tetragonoderus*, un *Bembidium*, trois *Lachnophorus* sont les seules espèces de cette tribu que j'aie trouvées dans la Guyane ; elles fréquentent le bord des eaux, de même que leurs congénères d'Europe.

Je passe la famille des *Hydrocanthares*, qui n'offre rien de particulier, et j'arrive aux *Brachélytres*.

Les espèces équatoriales vivent dans les matières excrémentielles, les champignons, les bolets, sous les écorces, et presque jamais dans les matières animales décomposées. J'ai eu occasion d'observer une larve, que je crois appartenir à une espèce nouvelle de *Zirophorus*, à corps déprimé, élytres rouges, et antennes presque de la longueur du corps, *Z. Longicornis*, mihi. Je trouvai cette larve dans l'intérieur d'une écorce humide, à moitié décomposée, où l'insecte existait en grande quantité. Sa longueur était d'environ 4 lignes, sa forme ramassée et légèrement conique à chaque extrémité, sa couleur d'un gris veiné de blanc ; sa tête était noire, écaillée, et pourvue de deux mandibules très-fortes, épaisses et bifides à l'extrémité, avec la dent supérieure relevée comme dans l'insecte parfait. Les autres parties de la bouche étaient à peine visibles, même à la loupe, et je ne pus distinguer que deux palpes terminés par un article articulé. Chaque anneau du corps portait deux espèces de mamelons ou papilles, placés transversalement près du vaisseau dorsal. Les mouvemens de cette larve étaient très-lents et vermiformes, et son odeur nauséabonde. J'en pris plusieurs individus, qui se transfor-

mèrent peu de jours après, mais qui se desséchèrent dans la boîte où je les avais mis. Ce n'est que par la forme des mandibules et la localité que je crois que cette larve était celle du *Zirophorus* en question, seule espèce de Coléoptères qui existât dans cette écorce.

Dans les deux familles suivantes, les *Sternoxes* et les *Malacodermes*, les espèces sont moins nombreuses qu'au Brésil, et la multiplication de leurs individus est infiniment moins considérable. Cela est remarquable surtout dans les *Lampyris*; aussi l'illumination qu'ils produisent la nuit en voltigeant sur les broussailles, est-elle moins brillante à Cayenne que dans ce dernier pays.

Les *Térédyles* m'ont présenté plusieurs espèces intéressantes et nouvelles, parmi lesquelles je citerai un *Hylecætus* dont la larve creuse des trous profonds dans le tronc des Fromagers, et que j'ai nommé pour cette raison *H. Bombacis*, un *Rhysodes*, qui vit comme ses congénères dans le bois décomposé, mais qui en diffère par ses élytres lisses, tandis qu'elles sont profondément sillonnées dans les autres espèces; plusieurs *Enoplium*, *Notoxus*, *Clerus*, dont les mœurs sont semblables à celles de nos pays.

Parmi les *Nécrophages*, je ne mentionnerai également que les *Engis*, que j'ai toujours vus, à regret, éloignés des *Erotylus*. Non-seulement leur forme a la plus grande analogie avec celles de la plupart de ces derniers, mais leurs mœurs sont semblables. A l'état de larve, ils vivent dans les bolets, et c'est toujours à leur surface ou dans les environs qu'on trouve l'insecte parfait au repos.

J'ai découvert un genre de *Palpicornes*, qui est nombreux en espèces dans nos climats, mais qu'on n'avait pas encore rencontré sous les tropiques, le genre *Sphæridium*. L'espèce que j'ai trouvée ne vit pas, comme les autres, dans les matières excrémentitielles, mais dans le bois mort, et elle s'enfonce

dans les trous qu'y ont creusé les *Apate*, les *Enoplium*, et autres insectes ligniperdes. Cette manière de vivre me porte à croire que ce n'est pas un véritable *Sphæridium*, quoiqu'elle m'ait paru en présenter tous les caractères.

La riche et intéressante famille des *Lamellicornes* n'offre pas, dans la plupart de ses tribus, la même abondance à Cayenne qu'au Brésil. La première, celle des *Coprophages*, pourrait seule soutenir la comparaison, surtout pour le genre *Phanæus*. Les grosses espèces, telles que le *Principalis*, l'*Ensifer*, habitent les forêts plutôt que les savanes découvertes, et, sans être bien communes, se présentent assez fréquemment, surtout dans le cours de la saison pluvieuse. Elles semblent rechercher de préférence les déjections du Tapir, et chaque fois que j'en ai rencontré, j'y ai fait une récolte assez abondante de ces insectes.

La tribu des *Scarabéides* est bien inférieure à la précédente. Dans le plus beau de ses genres, les *Scarabæus*, le *Chorinæus* et l'*Aloeus* sont seuls communs dans la Guyane. J'ai cru pendant long-temps que les insectes de ce genre vivaient uniquement dans le bois en décomposition, mais aujourd'hui je crois que c'est le plus petit nombre, et que tous peut-être creusent des trous en terre, où leurs larves se nourrissent des racines ligneuses des végétaux. J'avais déjà observé ce fait à Buénos - Ayres, sur les *S. Menelaus* et *Laticollis*, et à Cayenne j'ai acquis la certitude qu'il en est de même pour l'*Actæon*, le *Chorinæus*, le *Bilobus*, etc. On ne les trouve guères que dans les savanes, où leurs trous se présentent quelquefois en grand nombre et rapprochés les uns des autres; mais il est rare qu'on soit assez heureux pour rencontrer une de ces localités. Un habitant des savanes de Sinnamary m'a assuré avoir pris, une fois, plus de vingt *Actæon*, dans leurs trous, resserrés sur une surface de quelques pieds carrés.

Parmi les autres tribus de cette famille , on ne rencontre à Cayenne que trois espèces en abondance, les *Rutela Histrio*, *Lineola* , et le *Macraspis Chrysis* , qui vivent en société sur les feuilles d'une espèce de mimosa , en telle quantité que ces arbres en sont quelquefois chargés.

La Guyane possède , dans les *Melasomes* , plusieurs genres qui n'ont pas encore été rencontrés au Brésil jusqu'à ce jour , tels que les *Crypticus*, *Phylax*, *Blapstinus* , *Opatrinus*. Tous vivent dans les sables , sous les pierres , le bois mort , et ne sont pas rares.

Les *Uloma* et les *Diaperis* y sont également plus communs qu'au Brésil. Les premiers se trouvent souvent réunis en grande quantité sous les végétaux en décomposition , surtout les bananiers. Les secondes pullulent quelquefois dans les bolets. J'en ai rapporté près de quinze espèces , la plupart nouvelles ; mais ce genre , tel qu'il est maintenant , aurait besoin d'une révision complète. Peut-on laisser son type primitif, la *D. Boleti* , aux formes renflées , à la démarche lente , à côté de la *D. Armata* cylindrique et paresseuse, et surtout de la *D. Janus* , ovoïde , et dont les mouvemens sont tellement agiles qu'elle échappe fréquemment à la main qui veut la saisir ?

Le Brésil reprend sa supériorité dans la tribu des *Hélopiens* ; la différence à cet égard est telle entre les deux pays , malgré leurs rapports de climat et de végétation , qu'elle est à peine croyable ; on pourrait l'exprimer par la proportion d'un à quinze. Les *Campsia* , si communes au Brésil sous les écorces , ne m'ont fourni aucune espèce à Cayenne ; les *Stenochia* qu'on rencontre à chaque instant volant dans les bois du premier de ces pays , et qui , presque toutes , sont ornées de couleurs si brillantes , ne m'en ont présenté que cinq ou six dans le second , toutes petites et insignifiantes. Elles y sont au rang des insectes les plus rares.

Les autres familles des *Hétéromères* offrent la même stérilité. Un seul genre, inconnu jusqu'à ce jour au Brésil, les *Nemogatha*, offre à cet égard une espèce de compensation.

Environ 250 espèces de *Curculionites* ont été recueillies par moi dans le cours de mon voyage, et, sous ce rapport, Cayenne et le Brésil offrent quelque ressemblance pour le nombre des espèces, mais non pour la multiplication des individus dans chaque genre. Ceci est frappant surtout dans les *Brenthus*, dont j'ai trouvé 20 espèces au Brésil, qui, pour la plupart, fourmillent sous les écorces; à Cayenne, le seul *B. Anchorago* est commun, et je n'ai rapporté que cinq autres espèces.

Il en est à peu près de même pour les genres suivans : *Cyphus*, *Hypsonotus*, *Lixus*, *Heilipus*, *Baridius*, *Zygops*, *Piazorus*, *Centrinus*, etc., sans parler d'un assez grand nombre d'autres que je n'ai jamais rencontrés dans la Guyane. En revanche, ce pays m'en a offert plusieurs que je n'avais pas vus dans l'autre. Je ne citerai que le beau genre *Erodiscus*, dont j'ai recueilli trois espèces nouvelles, qui toutes vivent dans les savanes noyées, sur des plantes de la famille des Joncs. Il serait possible que leurs larves subissent leur métamorphose dans l'intérieur des végétaux aquatiques, comme le fait celles du *Lixus Paraplecticus* de nos pays.

Dans la famille des *Xylophages*, je ne mentionnerai également que deux genres, dont l'un, le genre *Camptocerus*, ne contenait encore qu'une espèce, à laquelle j'en ai ajouté une seconde, *C. Terebrator* mihi; et l'autre, le genre *Nemozoma*, n'avait pas encore été rencontré hors d'Europe. Le premier vit dans le bois mort, et le second dans les bolets.

La famille des *Longicornes* est, ainsi que je l'ai déjà fait observer, celle où la différence de multiplication est la plus prononcée entre le Brésil et Cayenne; 224 espèces dans le premier de ces pays, à peine 70 dans le second; tel a été le

résultat de mes chasses dans tous deux. C'est la famille où les espèces se répandent sur une plus grande surface de terrain. Pour n'en citer que quelques exemples, les *Macrodonia Cervicornis*, *Ctenoscelis Scabricollis*, *Megaderus Stigma*, *Acrocinus Longimanus*, *Chlorida Festiva*, etc., se trouvent communément depuis la Guyane jusqu'aux environs de Rio-Janeiro. Le *Mallodon Spinibarbis* et le *Trachyderes Striatus* vont encore bien au delà et s'étendent jusqu'à Buénos-Ayres, sans qu'on observe aucune diminution dans la multiplication de leurs individus.

Quelques insectes de cette famille ont reçu à Cayenne des noms populaires sous lesquels ils sont généralement connus, même des nègres de la colonie. Ainsi, par exemple, le *Macrodonia Cervicornis* doit celui de *Mouche Scieur de long* à la singulière habitude qu'il a de saisir entre ses longues et puissantes mandibules une tige ou une branche de la grosseur du pouce, et de tourner autour en volant, jusqu'à ce qu'il l'ait sciée. Je n'ai jamais surpris l'insecte dans cette opération : mais j'ai vu des branches coupées par lui, qui portaient évidemment l'empreinte des fortes dents dont ses mandibules sont armées intérieurement; et des personnes dignes de foi m'ont assuré l'avoir pris sur le fait. Cette espèce de Longicornes n'est pas au reste la seule chez laquelle existe cette habitude; on la retrouve dans quelques grandes espèces d'*Oncideres*, dont les mandibules sont également assez vigoureuses pour supporter un mouvement de rotation aussi violent. Ce dernier fait m'a été communiqué, dans le temps, par M. le comte Dejean, qui le tenait lui-même d'une autre personne qui l'avait observé au Brésil; et j'avoue que ce que je viens de rapporter me le rend tout-à-fait croyable. On en observera probablement autant par la suite chez d'autres Longicornes.

Pour en revenir aux noms en question, le *Cerambyx Surturalis* est connu à Cayenne sous celui de *Mouche Balata*,

l'*Acrocinus Longiminanus* sous celui de *Mouche Bagasse*, attendu que tous deux accourent aussitôt qu'on abat un Balata ou un Bagasse, deux de ces plus beaux arbres du pays, figurés dans Aublet, le premier pl. 290, et le second planche 376. C'est à la préférence du même genre que montre le *Lophonocerus Barbicornis* pour le *Courbaril* (*Hymenæa Courbaril*, Linné) que je dois d'en avoir pris un grand nombre à Kourou.

Les *Chrysomelines*, la famille la plus nombreuse de toutes celles des Coléoptères, rivalise à Cayenne, pour le nombre des espèces, avec le Brésil; mais, comme de coutume, elles sont loin d'y multiplier autant. Les *Altica*, les *Cassida*, les *Doryphora*, les *Eumolpus*, qui se présentent par masses à chaque pas dans ce dernier pays, ne se rencontrent que çà et là isolés, dans le premier. Une ou deux *Altica*, et autant de *Cassida*, font à peine exception à cette règle.

Quant au genre *Erotylus*, le plus intéressant de cette famille, je crois que Cayenne l'emporte pour le nombre et la beauté des espèces sur le Brésil; j'y en ai trouvé 62, sur lesquelles 45 sont nouvelles pour la collection de M. le comte Dejean; tandis qu'au Brésil je n'en ai trouvé que 44, dont 21 nouvelles. Si, à ces 66 espèces non décrites encore, on ajoute celles qui ont été rapportées par d'autres personnes, tant de l'Amérique que de Java et des îles voisines, on verra que ce genre contient aujourd'hui le double des espèces décrites dans la belle monographie de M. Duponchel, et pourtant cette monographie compte à peine cinq ans d'existence! Réflexion décourageante, et que peuvent faire naître toutes les familles de Coléoptères.

Je n'ai jamais eu, au Brésil, l'occasion d'observer les larves des *Erotylus*, mais à Cayenne, celle de l'*Erotylus Surinamensis* s'est offerte plusieurs fois à moi. Elle vit dans les bolets, et je crois qu'il en est de même pour toutes celles de ce genre. C'est presque toujours sur ces végétaux que j'ai

trouvé les *E. Giganteus*, *Variegatus*, *Gemmatius*, *Ramosus*, etc., et c'est probablement à l'une de ces espèces qu'appartient une autre larve que j'y ai également observée. Celle de l'*E. Surinamensis*, parvenue à son maximum de croissance, est longue d'environ 6 lignes, légèrement renflée à son extrémité postérieure, blanchâtre et dépourvue d'aspérités, sauf sur le premier anneau, qui porte un petit mamelon d'où m'a paru suinter un fluide incolore, dont l'odeur rappelle celle des *Diaperis* et des *Allecula*. La tête est noire, écailleuse et munie de deux mandibules courtes, valides et un peu obtuses. Elle peut se retirer sous le premier anneau, ce qui a lieu quand la larve est au repos. Je crois que ces larves se développent et parviennent à l'état parfait dans un espace de temps très-court : car plusieurs que j'ai élevées ont grandi de trois lignes dans l'espace de cinq semaines, époque à laquelle le bolet que j'avais détaché de l'arbre s'étant desséché, elles moururent.

Enfin, dans la dernière famille des Coléoptères, je signalerai une découverte assez intéressante que j'ai faite, celle d'un nouveau genre de *Psélaphiens*, insectes qui, jusqu'à présent, n'avaient pas encore été rencontrés dans l'Amérique méridionale. L'espèce en question devant être décrite incessamment par un des membres de la Société dans le *Magasin de Zoologie* de M. Guérin, je crois inutile d'en donner la description. Les deux individus uniques que j'ai trouvés ayant été pris au vol dans les bois, leurs mœurs me sont inconnues.

Maintenant, s'il s'agissait d'assigner à la Guyane française un rang parmi les autres pays, basé sur son plus ou moins de richesse en Coléoptères, je crois qu'elle n'obtiendrait que la troisième, ou tout au plus la seconde place. On ne peut, sous aucun rapport, la mettre en comparaison avec le Brésil, ainsi que je l'ai fait voir; je la regarde même comme moins favo-

risée que la France pour la multiplication des individus, et je pense que ceux que leur zèle entomologique y conduira, auront, comme moi, sujet de se repentir de lui avoir donné la préférence.

Observations sur l'ouvrage intitulé : « BOMBI SCANDINAVIÆ MONOGRAPHICÈ TRACTATI, etc., à GUSTAV. DAHLBOM. LONDINI GOTHORUM, 1832; » auxquelles on a joint les caractères des genres Bombus et Psithyrus, et la description des espèces qui appartiennent au dernier. Par M. le comte LEPELETIER DE SAINT-FARGEAU.

(Séance du 7 novembre 1832.)

M. Lefebvre, notre secrétaire, m'ayant fait l'amitié de me remettre la Monographie des Bourdons de Suède, par M. Gustave Dahlbom, en me priant d'examiner cet ouvrage et de lui en dire mon sentiment, je me suis empressé de répondre à l'intention de notre savant collègue. Ayant reconnu, par la nomenclature, que beaucoup d'espèces de Suède se retrouvent en France, j'ai comparé les descriptions à la nature existant dans ma collection. En général, les espèces paraissent mieux décrites que dans aucun auteur à moi connu, sans en excepter la *Monographia Apum Angliæ* de M. Kirby. On peut seulement soupçonner que l'auteur suédois en a trop admis, entraîné par l'auteur anglais dont je viens de parler, par Fabricius et par Panzer, qui les ont trop multipliées, pour n'avoir pas pris garde que Réaumur, ce grand observateur de la nature, dit positivement que le même nid de Bourdons contient des individus que leurs différences de couleur pourraient faire passer pour des espèces distinctes. Je dois dire en même



1832. "Notice sur l'entomologie de la Guyane française." *Annales de la Société entomologique de France* 1, 348–366.

View This Item Online: <https://www.biodiversitylibrary.org/item/49515>

Permalink: <https://www.biodiversitylibrary.org/partpdf/20301>

Holding Institution

Smithsonian Libraries

Sponsored by

Smithsonian

Copyright & Reuse

Copyright Status: Public domain. The BHL considers that this work is no longer under copyright protection.

This document was created from content at the **Biodiversity Heritage Library**, the world's largest open access digital library for biodiversity literature and archives. Visit BHL at <https://www.biodiversitylibrary.org>.